

La première fois que je vis mon père vêtu en fille, j'avais sept ans. Je rentrais à la maison quand je vis venir à moi sur le trottoir une femme marchant sur de hautes sandales rouges, un manteau léger, peut-être en soie, en tout cas brillant, flottant derrière elle, mais le plus extraordinaire était sa chevelure ébouriffée, oxygénée, les énormes pendants d'oreilles qui s'agitaient, les paupières bleu vif et pailletées. Elle était effrayante, on aurait dit Laura Van Bing dans *Crucifixion* ou Crusoë Kiki dans sa « danse frénétique ».

Je ne le reconnus pas tout de suite. D'habitude il portait un veston. Un jour, j'avais surpris Marjorie Higgins en train de se coller de tout son long contre lui dans le vestibule, et il lui avait donné une gifle, ce que j'avais trouvé très bien. Une autre fois, j'avais entendu Marjorie Higgins confier à ma mère qu'elle avait eu autrefois ce « geste déplacé », qu'elle ne pouvait plus le

lui cacher parce que maman était une si bonne et vieille amie. Maman avait éclaté de rire, elles s'étaient embrassées, et leurs seins se frottaient pendant qu'elles s'étreignaient.

Maman était nue la plupart du temps. « Tu n'as pas de pudeur », disait papa. Elle brossait sa toison devant la glace du vestibule, à grands coups, aussi sérieusement que lorsqu'elle se lavait les dents le soir. Une amie de classe en était restée médusée : « Ta maman est nue ! m'avait-elle dit dans un souffle. — Oui, avais-je répondu, on n'a pas de pudeur chez nous. » Elle aimait ensuite revenir à la maison pour voir maman nue assise près de la fenêtre du salon, ou arrosant ses fleurs avec ses seins voluptueux qui dodelinaient.

Si vous souhaitez savoir comment ma mère était faite, car c'est ce que tout le monde me demande quand je raconte cette histoire, voici d'elle une description sommaire. Elle avait vingt-huit ans, elle était blonde avec des cheveux longs et pâles qu'elle laissait répandus dans son dos. C'était une « fille du Nord ». Plus grande que Marjorie, elle avait un corps doux et blanc aux longues cuisses. Constamment inquiète de se voir grossir, elle se regardait dans les miroirs de la maison en disant : « Chérie, tu ne trouves pas

que j'ai grossi? », saisissait son ventre, gémissait : « Mon ventre! Mon ventre! Je deviens vraiment grasse! » Je répondais alors : « Mais non, tu n'es pas grasse, tu es une sylphide », parce qu'une fois l'agent d'assurances lui avait dit : « Marianne, vous êtes si belle, une vraie sylphide! » et que j'avais vu à un certain petit sourire que cela lui avait plu.

Maman était probablement « exhibitionniste », comme l'a dit plus tard le docteur Mars. Lorsqu'elle était vêtue, son peignoir s'ouvrait, ses bas ne cessaient de se détacher, de sorte qu'elle était toujours obligée de relever sa jupe pour les rattacher. Ses chemisiers étaient trop étroits et le bouton du haut sautait. Elle paraissait très amoureuse de papa mais il lui menait la vie dure. Dès qu'il était là, elle suppliait : « Touche-moi, chéri, touche-moi! » pendant qu'ils regardaient la télévision et qu'elle était assise sur le sofa. Papa lui empoignait alors un sein brutalement, ou tirait violemment, sans tourner la tête, les poils de sa toison.

Ils faisaient avec nous des choses qu'il est absolument interdit de faire avec les enfants. Maman, surtout, aima à nous caresser. Il lui fallait voir nos sexes et nous tâter, nous manier, nous « gamahucher » comme on dit dans Sade.

Vers trois heures de l'après-midi : « Viens, disait-elle, je brûle tant! » Elle s'asseyait dans un fauteuil, ses grandes cuisses écartées, et Chloé, Ingrid ou moi, ou toutes les trois à la fois, nous nous mettions à la chatouiller, la mordiller, la froter, la pincer, la lécher. Lorsque papa était là, il en profitait, non pour toucher maman qui lui lançait des regards langoureux de ses yeux bruns et chauds, mais pour nous manier, nous. Son sexe était évidemment très gros.

Est-ce en raison de nos habitudes familiales? – selon le docteur Mars, oui – nous fûmes formées très tôt mes sœurs et moi, vers dix, onze ans. Maman se réjouissait de découvrir la naissance de nos seins, de nos poils : « Vous allez voir comme vous allez jouir de la vie, désormais! », disait-elle. Avec Marjorie, elles tâtaient, énervées, nos poitrines, pariant sur celle qui aurait les seins les plus opulents, explorant notre motte et nos fesses qui ne les laissaient pas insensibles : « Je crois que c'est Ingrid qui aura le plus de dispositions pour être sodomisée », disait Marjorie. C'était aussi l'avis de papa qui se retirait seul avec Ingrid dans son bureau quand maman l'agaçait trop avec sa folie amoureuse de lui.